

Le 5
juin
2024



Et soudain

l'autre jour le bruit des ambulances m'est resté dans les oreilles

En acouphène

La radio était éteinte

Et la circulation normale

Rien à signaler que deux coquelicots en bord de route

J'ai regardé plus loin et puis derrière dans le rétroviseur, rien

Mais dans mes oreilles le bruit des ambulances restait

Installé

Un bruit agrippé

Avec ses petites mâchoires désolantes

Illogique

Qui ne s'arrêtait pas

Il me suivait, il prenait mon couloir, il me pistait comme ces coureurs cyclistes qui se mettent dans la roue d'un adversaire pour éviter la prise au vent, un bruit aérodynamique

Mais je n'étais pas son adversaire

Puisqu'il était en moi

Je croyais l'entendre à l'extérieur, rond-point, ancien marais, gare, la cathédrale, autour

Je le croyais dissocié, autonome

J'avais cette illusion
De le croire détaché
Je suis le bruit des ambulances



Le matin les artificiers
Alignent des buses en béton
Verticales
Ils savent ce qu'ils font
Palettes chariots élévateurs
Sacs de poudres fusées mèches explosives feux de Bengale
Avec méthode ils alignent
Sur l'herbe leur matériel
Ils n'ont aucune idée des scarabées dessous
Et des terriers cachés des grillons champêtres juvéniles

Une zone délimitée
Entre des rubans jaunes flottants
Indique l'existence d'un oiseau protégé

De sa nichée

Les artificiers vont travailler

Illuminer la zone

Tonnerre éclats claquements

Le soir sur la plage

Tant de fumée

Tant de oh et de ah lancés à la mauvaise adresse

Dans le piétinement des rubans

Dans la file à la caisse j'attends

Au dos de la caisse enregistreuse je vois

Une mince araignée

Tirer un fil

Inquiète

Se balancer monter descendre hésiter à la recherche d'un chemin sûr

dans un hangar marchand promotions à prix club

Ses pattes sont très fines, vraiment très fines, et longues

Jointures qui tiennent par miracle sous le vent et la goutte de pluie mastodonte

Je ne connais pas le nom de son espèce

C'est peut-être une allégorie



Les deux coquelicots dressés près du marais

Je les ai remarqués parce qu'ils sont rares

Petite j'en faisais des danseuses espagnoles

Avec la cruauté que facilite l'abondance

Je retournais les fleurs sans douceur, sans compter

Et j'enfonçais aussi mes ongles dans la feuille du marronnier pour déchirer le vert autour de ses nervures et lui faire imiter le corps d'une araignée ou une main d'ogre

Je ne savais rien, encore moins le gâchis

Je le connais maintenant

Aux croisements aux ronds-points sous les talons

Parfois il entre en moi, il se faufile dans ma trachée-artère, s'enroule entre mes côtes, une à la fois

Il imbibe chaque respiration, soulèvement, et poisse



« Le contraire de l'émotion n'est pas la raison, mais l'insensibilité » dit quelqu'un qui rapporte des mots d'Hannah Arendt

Chacun pleure en soi

Chacun pleure pour soi

Un soi torsadé d'yeux de couleur et de formes différentes, et de mains dans l'eau froide, de lin tissé et de bâtons de marche sculptés dans les bivouacs qu'on supposait pérennes et on l'espère encore, même pris dans une coulée de boue, une érosion

Le soi n'est pas que soi, donc chacun pleure pour tous

Aussi je ne peux rien ranger

Tout communique

Ce qui est plié d'un côté tire sur l'autre

Et le drap est immense

Immensément troué

Si troué et plié qu'on ne voit plus qu'il n'y a qu'un drap, un seul drap, déployé

La pulsion de trouer

Le désir de coudre le déchiré

Existent

comme deux lignées fatales qui se combattent



Le désir est indestructible

Aussi simple que l'ombre de l'érable au sol

cette fresque qui bouge

Les yeux fluorescents des bêtes de la mer

dessine-les sur les pierres si tu peux

sans attendre,

sans rien attendre.















